

## Le cinéma québécois à la recherche d'un public

Ginette Major

Number 51, October 1983

Le cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55361ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Major, G. (1983). Le cinéma québécois à la recherche d'un public. *Québec français*, (51), 32–33.

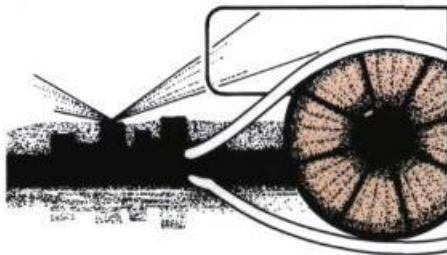
# le cinéma québécois à la recherche d'un PUBLIC

ginette major



omme spectateur attentif, il m'a toujours semblé que le débat entourant notre cinématographie nationale, et notamment le cinéma québécois de fiction, était en porte-

à-faux. Non que les divers diagnostics posés sur les causes du mal endémique dont souffre le cinéma québécois de fiction étaient sans fondement mais parce que le cœur du problème était ailleurs. Peu de secteurs de la vie économique et artistique au pays jouissent d'un tel soutien de l'État fédéral et québécois depuis 15 ans. Les fonds d'aide à la production, à la distribution, les dégrèvements fiscaux, les lois coercitives, les accords de coproduction, et j'en passe, ont été impuissants à dynamiser une industrie moribonde.

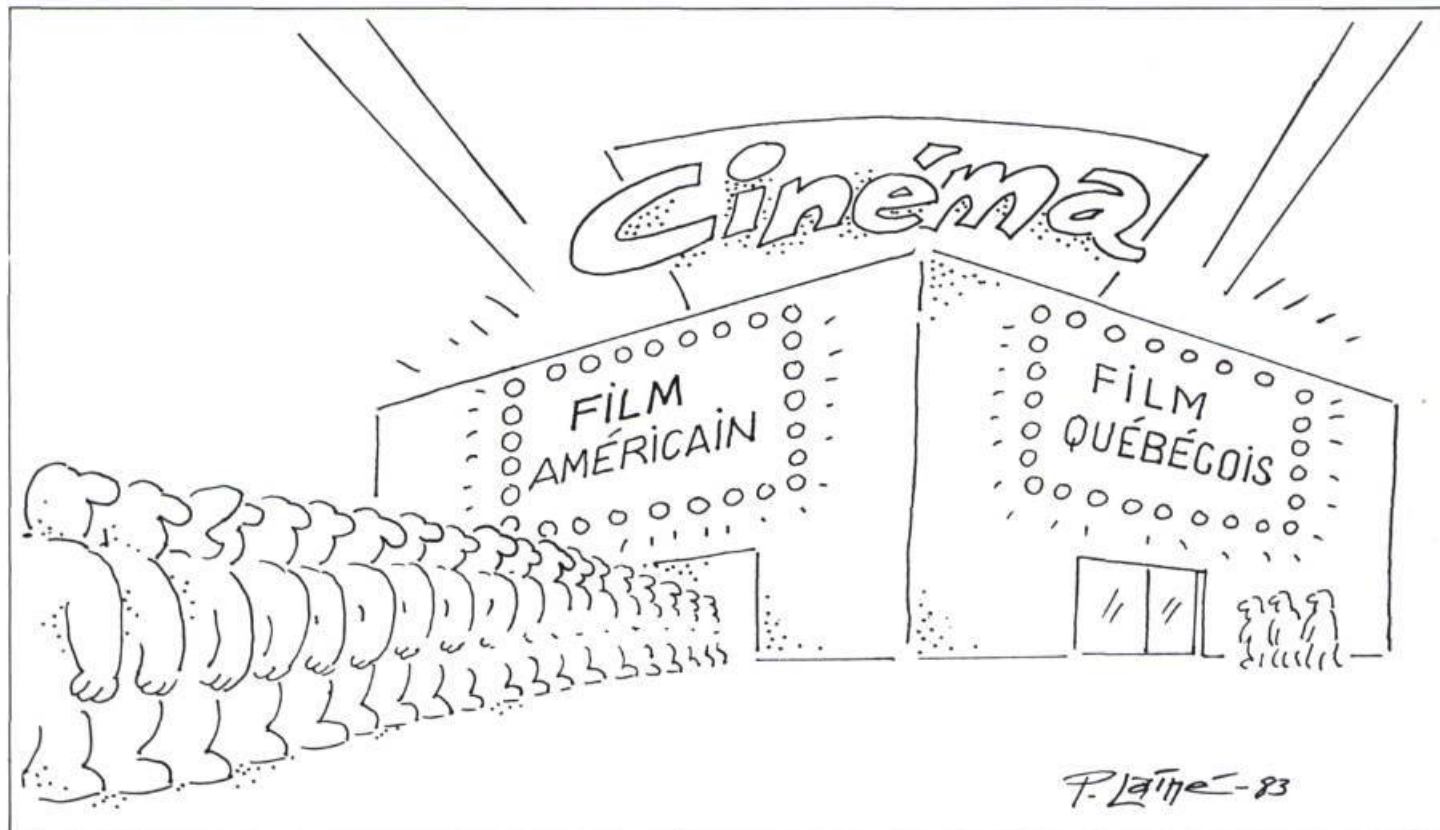


## La crise de public

La crise dont souffre le cinéma québécois est une crise de désaffection du public, faute duquel il est vain de parler de cinématographie nationale. C'est que le mal loge au cœur même du produit. Cette crise du public, marquée par des hauts et des bas, a été constante depuis

1942 date de sortie du premier film québécois de fiction, « La Dame aux Camélias, la vraie », de Gratien Gélinas. Depuis 40 ans, le cinéma québécois de fiction n'a jamais su retenir un public venu spontanément mais pour les mauvais motifs. Dans les années 40, le public était venu voir « ses » artistes; un sentiment de fierté de même que l'aspect « nouveauté » avaient alors mobilisé un public enthousiaste et avide, mais l'intérêt s'émoussa après quelques années et puis vint la télévision.

La renaissance des années 60 allait donner un second souffle au cinéma de fiction. Ce fut l'avènement d'un cinéma intimiste, non commercial, qui suscita un intérêt et un appui certains chez les cinéphiles mais aussi chez le grand public, attiré par les lieux connus et l'image de soi que magnifiait le grand écran. Là aussi, cependant, l'aspect « nouveauté » s'émoussa, sans compter que plusieurs de ces films étaient « pessimistes, tragiques, tournés en noir et blanc, des films déprimants!... » dit Pierre Patry en évoquant cette époque.



Le cadre artisanal de production qui avait prévalu jusque-là rendait impérieux l'intervention gouvernementale et 1968 voyait naître la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, (SDICC). Le cinéma québécois affiche alors une vitalité remarquable et sans précédent. Plusieurs des films produits au cours des années 68-69 connaissent un succès de public incontestable qui s'explique par le fait que pour la première fois on y présentait en « version québécoise » des types de films (policiers, érotiques, comiques, etc.) qui jusqu'alors étaient identifiés au cinéma étranger, le cinéma des années 60 ayant davantage été un cinéma d'auteur. Ce succès inattendu fit, cependant, qu'un certain nombre de cinéastes reprirent à leur compte au début des années 70 des recettes éprouvées lors de la vague 68-69 et c'est alors qu'apparurent une série de films à caractère érotique ou à saveur fortement locale, plus débiles les uns que les autres. Le public bouda ces abus, rompit et il n'y eut pas de réconciliation.

### Le phénomène de rejet

L'historique révèle donc des constantes, soit une aventure discontinue marquée par des hauts et des bas et où l'enthousiasme initial du public le cède toujours, après quelque temps, à l'indifférence et même au rejet.

Aujourd'hui, non seulement le public continue-t-il à bouder le cinéma québécois mais il le juge en termes sévères. Il ne s'y reconnaît pas (ou ne veut pas s'y reconnaître) et le juge comme un cinéma dévalorisant et vulgaire, offrant une vision fataliste du monde, le syndrome du « petit pain ». Il ne faut donc pas s'étonner qu'il n'y ait pas d'histoire d'amour entre les cinéastes et le public. En fait ce cinéma retransmet une image tronquée de la société dont il se veut le miroir en véhiculant des schèmes culturels ou des comportements qui étaient ceux du passé, qui ne sont pas tout à fait ceux du présent et sûrement pas ceux de l'avenir. Ce phénomène est intéressant parce qu'il s'est également produit après la guerre et au début des années 50 lors de la première vague de cinéma de long métrage dont nous avons précédemment parlé.



On est au coton.

L'eau chaude, l'eau froide.

Les critiques les plus sévères de ce cinéma sont venues d'où on ne les attendait pas. Ce n'est ni la presse québécoise, ni le public québécois, ni la presse étrangère, ni même le public étranger qui se sont montrés les plus durs à son endroit. Ce sont les minorités francophones hors Québec qui, le nez fin en la matière, ont vite flairé le vice, et le rejet fut catégorique<sup>1</sup>. Déjà prévenus par une presse anglophone dont la perception du fait français et du Québec en particulier est notoire, ils n'eurent aucun mal à y voir là la confirmation d'un état de fait brutal : même leurs racines québécoises sont viciées.

Le cinéma québécois a subi les avatars qu'on lui connaît parce qu'à l'exception d'une brève période au début des années 60, il s'est toujours avéré le véhicule de valeurs et de comportements dont l'existence ne peut être niée mais dont la survalorisation a fait oublier les composantes les plus dynamiques de notre société. Les succès commerciaux de la fin des années 60 et du début des années 70 ont donné lieu à une méprise. Ce qu'on a pris pour des succès d'estime a été le plus souvent des succès de curiosité, tout comme dans les années 40-50, et ainsi l'histoire se répète-t-elle. Le cinéma québécois a de plus bénéficié longtemps de l'intérêt qu'une certaine critique euro-

péenne porta et porte toujours aux cinémas nationaux. Si dans certains cas l'intérêt et même l'engouement se sont trouvés justifier, on peut penser que là aussi, dans certains cas, la curiosité aida.

### La voie du renouveau

Quant au public québécois, le grand public, on comprend aisément que ce cinéma ait peu de magnétisme à ses yeux. Sachant que sa motivation première est de se distraire du quotidien, on imagine facilement qu'un cinéma essentiellement centré sur le quotidien au point d'en être un décalque soit pour lui sans attrait. Quant au public averti il cherchera en vain une quelconque réflexion sur ou en marge du quotidien. Le cinéma québécois retrouvera son public perdu lorsqu'il cessera d'être le miroir complaisant d'une société avachie. Il jouira d'un public fidèle et connaîtra un succès d'estime qui se répercutera sur les recettes lorsque le folklore et les « milieux » s'estomperont, au profit de valeurs humaines d'abord. On a dit de J.A. Martin, *photographe*, qu'il avait dépassé sa nationalité<sup>2</sup>. Fait à remarquer, c'est le plus psychologique des dix films des années 70. Les formes d'aide à tous les niveaux qui existent depuis 1968, les législations nationalistes, les mesures coercitives, la multiplication des organismes de tous ordres chargés de promouvoir un cinéma d'ici seront sans effet tant et aussi longtemps que le produit lui-même restera inchangé, ce qui est le cœur du problème.

<sup>1</sup> *Le Nouveau Réseau*, rapport moral, 1976-1977.

<sup>2</sup> « L'Aventure commerciale du cinéma québécois », Radio-Canada FM, octobre-novembre 1977.

### Le cinéma québécois à la recherche d'un public (par Ginette Major)

Un ouvrage majeur sur le cinéma québécois. Un bilan des années 1970, à partir de l'analyse systématique de dix films représentatifs de la décennie. Le travail d'analyse de contenu s'appuie sur deux modèles éprouvés : celui de Lévi-Strauss qui pointe la structure des mythes et celui de Greimas qui relève des schémas sémantiques. Les conclusions de la recherche de Ginette Major sont d'une extrême sévérité : le cinéma québécois est dévalorisant, il donne une image pessimiste, étriquée et, finalement, fautive de la réalité québécoise, « l'image d'un Québec assis qui attend Godot ».

Le grand intérêt du livre est de répondre, pour la première fois de façon sérieuse, à la question que tout le monde se pose : pourquoi y a-t-il divorce entre le cinéma québécois et son public ? (P.W.)